



Title	Jup, l' orang-outan à queue de L' île mystérieuse : Jules Verne et l' « homme des bois »
Author(s)	Garrabet, Christophe
Citation	言語文化共同研究プロジェクト. 2025, 2024, p. 13-25
Version Type	VoR
URL	<a href="https://doi.org/10.18910/102283">https://doi.org/10.18910/102283</a>
rights	
Note	

*The University of Osaka Institutional Knowledge Archive : OUKA*

<https://ir.library.osaka-u.ac.jp/>

The University of Osaka

# Jup, l'orang-outan à queue de *L'Île mystérieuse* : Jules Verne et l'« homme des bois »<sup>1</sup>

Christophe Garrabet



## Introduction

*L'Île mystérieuse* est certainement l'un des romans les plus célèbres, et les plus aboutis, de Jules Verne. Son histoire est connue : un groupe d'hommes, échoués sur une île déserte, sans armes ni outils, doivent pour survivre tout réinventer et tout construire. Domestication du feu, fabrication de poteries puis d'objets en métal, agriculture, élevage,

<sup>1</sup> Cet article reprend le contenu d'une communication faite au congrès de la Société Japonaise de Langue et de Littérature Françaises de la section Chubu (Université de Chubu, 2 décembre 2023).

Dans le roman, l'illustration liminaire est accompagnée de la légende : « Jup passait une partie de son temps à la cuisine » (J. Verne, 2002 [1874]. *L'Île mystérieuse*. Le Livre de poche, p.379).

et même création d'une pile électrique, l'aventure de ces nouveaux Robinsons est un résumé de toutes les étapes successives de l'histoire du genre humain.

De fait, Jules Verne a beaucoup réfléchi et travaillé à cette œuvre-somme. Le roman paraît en 1875 chez Hetzel, mais l'auteur évoque dès la décennie précédente son projet dans sa correspondance avec l'éditeur. Il dit accumuler les notes, et propose en 1871 une première version, intitulée *L'Oncle Robinson*<sup>2</sup>, qui servira de matrice à *L'Île mystérieuse*. En particulier, Verne conserve le personnage de Jup, un orang-outan apprivoisé, alors que le reste du personnel romanesque change entre les deux textes. C'est dire l'importance qu'il accorde à ce singe malais dès les premiers plans de son roman sur l'humanité.

Or, il livre un portrait méconnaissable de ce primate, représenté avec une queue dans les gravures du roman, contre toute vérité zoologique (comme tous les grands singes, les orangs-outans sont dépourvus de cet appendice). Certes, la queue de Jup n'est jamais mentionnée dans le cours du récit, et semble le fait de l'illustrateur Charles Barbant ; toutefois, le dessin a été avalisé par le romancier et son éditeur, qui l'acceptent malgré son inexactitude scientifique. Loin d'être la seule erreur de l'œuvre, elle s'ajoute aux invraisemblances du texte de Jules Verne lui-même, qui y met en scène un singe sans aucun rapport avec l'orang-outan que ses contemporains connaissent. Alors que le graveur bestialise l'animal en l'affublant d'une queue qu'il n'a pas, Jules Verne l'anthropomorphise à outrance jusqu'à en faire un équivalent sauvage de l'homme, « une personne naturelle<sup>3</sup> ».

De fait, en cette fin de dix-neuvième siècle, le primate était déjà depuis longtemps décrit par les naturalistes, et le public français avait déjà pu découvrir *de visu* des spécimens : en 1836, la présentation au Jardin des Plantes de Jack, un jeune orang-outan de dix mois, avait créé une « orang-outaniana<sup>4</sup> » dans la presse et la bonne société parisiennes, familiarisant le grand public avec ce singe. Cette même année, sa nature animale avait d'ailleurs été confirmée à l'Académie des sciences par Étienne Geoffroy de

<sup>2</sup> L'œuvre, inachevée, avait été refusée par l'éditeur de Jules Verne, Hetzel ; elle n'a été publiée qu'en 1991, après la découverte du manuscrit dans les archives de l'auteur.

<sup>3</sup> L'expression est employée par un personnage du roman, Nab, esclave affranchi afro-américain et lui aussi toujours présenté comme un homme proche de la nature (J. Verne, 2002 [1874]. *Op. cit.*, p.433). Nous reviendrons plus tard sur cette dimension racialisée et hiérarchisée de l'humanité dans ce texte.

<sup>4</sup> C'est le terme que choisi *Le Charivari* pour décrire le succès de cet événement, qui voit le monde des arts et des lettres se passionner pendant une année pour le jeune singe (« Orang-outaniana », *Le Charivari*, 8 novembre 1836, n°313, p.4). D'ailleurs, dans un récit documentaire, Jean-Carles Cozic suppose que Jules Verne a pu, enfant, voir ce singe lors de son arrivée en France au port de Nantes (J.-C. Cozic, 2014. *L'orang-outan du capitaine Van Iseghem*. Nantes : éditions Joca Seria).

Saint-Hilaire<sup>5</sup>, mettant un terme à l'ancien débat sur l'appartenance des grands singes au genre humain, dont ils seraient une forme primitive.

C'est ainsi en toute connaissance de cause que Jules Verne crée, au mépris des connaissances scientifiques de son temps, ce personnage d'homme-singe fortement marqué par l'épistémè des siècles passées et leurs représentations des grands primates, et ceci afin de développer une réflexion sur l'humanité et l'animalité. Il s'agira donc ici de relever ces éléments archaïques pour expliquer la raison de leur utilisation et leurs implications, à un moment où les débats autour du darwinisme sont vifs. Autrement dit, d'où viennent ces erreurs volontaires de Jules Verne, et quelles fonctions remplissent-elles dans le roman ? Pour ce faire, on verra successivement sur quels socles cette figure archaïque d'orang-outan est construite : d'abord, un socle scientifique, ou plus exactement, préscientifique ; puis un socle anthropologique ; enfin, un socle littéraire.

### « Orang », homme des bois et grand singe

Avec Jup, Jules Verne ne donne pas une représentation réaliste et reconnaissable d'un véritable orang-outan : il met en scène un grand primate anthropoïde à la frontière du singe et de l'humain, un « homme des bois », conformément à l'étymologie de « orang outan » en malais. Le terme est d'ailleurs repris en Europe au milieu du dix-septième siècle avec son ambiguïté. Le médecin hollandais qui l'introduit, Bontius, consacre ainsi à l'animal une courte monographie au titre latin explicite : *Orang Outang, sive homo sylvestris*<sup>6</sup> (l'orang outan, autrement dit l'homme des bois). Il s'agissait alors de discuter de la nature animale ou humaine de ces êtres vivants, ce que faisait aussi Tyson dans *the Anatomy of a Pygmie Compared with that of a Monkey, an Ape, and a Man*. La figure de Jup se construit donc à partir de représentations et de questionnements scientifiques datés.

Sur ce point, la terminologie préscientifique à laquelle Jules Verne recourt pour désigner son singe est particulièrement parlante. Il est tout à fait remarquable que Jup soit tantôt appelé « orang-outan », tantôt simplement « orang ». De fait, l'appellation

<sup>5</sup> Voir É. Geoffroy de Saint-Hilaire, 1836. « Considérations sur les singes les plus voisins de l'homme », in *Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences. Tomes deuxième et troisième, janvier-juin 1836/juillet-décembre 1836*. Paris : Bachelier, t.2 p.92-95 ; p.581-585 ; p.601-603 / t.3, p.1-8, p.27-31).

<sup>6</sup> C'est un passage d'un ouvrage plus important sur les Indes orientales : Bontius (J. de Bondt), 1658. *Historiae naturalis et medicae Indiae orientalis libri sex*. Piso, p.50-86. L'appellation est reprise quarante ans plus tard par le médecin anglais Edward Tyson pour son *Orang-Outan, Sive Homo Sylvestris : or, the Anatomy of a Pygmie Compared with that of a Monkey, an Ape, and a Man* (1699).

« orang » n'est pas neutre : elle avait jusqu'au dix-huitième siècle une acception générique, et servait à désigner aussi bien les gorilles, les chimpanzés que les véritables orangs-outans, à une époque où la classification des grands singes n'avait pas encore été fixée<sup>7</sup>. Le portrait de Jup est ainsi celui d'un type, un grand singe indifférencié qu'on ne sait pas trop où placer dans l'échelle du vivant, et dont Jules Verne se plaît à mettre en avant les caractéristiques humaines. Indifférenciation et anthropomorphisation forment d'ailleurs les deux grandes lignes de sa première description :

Les colons s'approchèrent alors du singe et le considérèrent attentivement. Il appartenait bien à cette espèce des anthropomorphes dont l'angle facial n'est pas sensiblement inférieur à celui des Australiens et des Hottentots. C'était un orang.

[...] Celui qui était alors garrotté dans la salle de Granite-House était un grand diable, haut de six pieds, corps admirablement proportionné, poitrine large, tête de grosseur moyenne, angle facial atteignant soixante-cinq degrés, crâne arrondi, nez saillant, peau recouverte d'un poil poli, doux et luisant, – enfin un type accompli des anthropomorphes<sup>8</sup>.

Comme le prépare l'utilisation du mot « orang », ce passage se caractérise par son vague et son imprécision. Certes, la liste des particularités anatomiques du singe mime la description encyclopédique, mais elle n'apprend rien si ce n'est qu'on a ici affaire à un grand primate puissant ; surtout, il manque la mention du trait distinctif de l'orang-outan, son pelage orange. Jules Verne cherche avant tout à souligner la parenté de Jup avec les hommes : le terme « anthropomorphe » est répété deux fois, et la référence à l'angle facial permet de relier l'orang aux aborigènes australiens et les khoïkhoïs africains (les « Hottentots »), considérés comme les groupements humains les plus primitifs selon les théories de l'anthropologie raciale dominantes à l'époque.

---

<sup>7</sup> Les connaissances sur les grands singes se sont développées en même temps que l'exploration de l'Afrique et de l'Asie par les occidentaux. Des peaux avaient déjà été rapportées de longue date, mais l'étude systématique de ces primates est relativement récente. Si la première description scientifique de l'orang-outan remonte au *Systema Naturae* de Linné en 1756, celle du gorille ne fut faite qu'en 1847 par le naturaliste américain Jeffries Wyman, précédant de dix ans sa première observation dans son milieu naturel par l'explorateur Paul Du Chaillu.

<sup>8</sup> J. Verne, 2002 [1874]. *Op. cit.*, p.357.

Or, cette référence est déjà scientifiquement obsolète au moment où le roman est écrit, du moins dans les études de sciences naturelles<sup>9</sup>. La mesure de l'angle facial a été théorisée au dix-septième siècle par l'anatomiste hollandais Peter Camper pour décrire les hominidés et les classer selon une hiérarchie évolutive allant des petits singes à l'homme blanc. De fait, Jules Verne reprend ses résultats : selon Camper, cet angle est de 70 degrés chez les australiens et les hottentots, mesure proche de celle des grands singes, et preuve de leur proximité supposée. Toutefois, la pertinence du critère goniométrique est remise en cause dès les années 1820 par Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, puis définitivement abandonné dix ans plus tard par ce même scientifique (et l'Académie des sciences à sa suite) précisément parce qu'il donne des résultats trop incohérents dans la reconnaissance et la classification des primates<sup>10</sup>.

Cet orang-outan, tout droit sorti de l'imaginaire des dix-septième et dix-huitième siècles, est aussi un singe en voie d'humanisation. Jup, orang, grand singe ou « homme des bois », est ainsi présenté comme un animal qui interroge la limite basse de l'humanité. D'ailleurs, son histoire dans le roman est celle d'une humanisation progressive à partir de son animalité première. Il évolue au contact du groupe de naufragés, qui l'adoptent peu à peu comme l'un des leurs.

Cette élévation de Jup dans la hiérarchie des êtres vivants est mise en scène dans le texte au fur et à mesure des chapitres. Jules Verne représente les différentes étapes de cette évolution par un système de couplage qui associe à Jup une succession de personnages et de tâches rangés selon une échelle de valeur. Au début, il accompagne le chien Top et est cantonné à des travaux de force ; puis, il aide Nab, l'ancien esclave afro-américain, comme homme à tout faire dans le logis des rescapés, avant de définitivement le suppléer ; ensuite, c'est le marin Pencroff qui se prend d'affection pour lui, le surnommant « maître Jup » comme pour humaniser encore plus celui qui est devenu le majordome de la colonie ; enfin, tous les membres du groupe le considèrent comme leur frère d'armes lorsqu'il se bat à leurs côtés contre des bêtes sauvages. On assiste donc à un brouillage de la limite homme-animal, car Jup est peu à peu présenté comme un égal de chacun des humains du roman. Au final, il apparaît comme un être vivant capable de

---

<sup>9</sup> Exception notable, Paul Broca continue de l'utiliser pour démontrer une prétendue différence encéphalique entre les différentes « races humaines » et entre les sexes.

<sup>10</sup> Sur ce point voir G. Barsanti, 1989. « L'Orang-outan déclassé. Histoire du premier singe à hauteur d'homme (1780-1801) et ébauche d'une théorie de la circularité des sources ». In *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris, Nouvelle Série*, tome 1 fascicule 3-4, p.67-104 ; C. Blanckaert, 1987. « “Les vicissitudes de l'angle facial” et les débuts de la craniométrie (1765-1875) », *Revue de Synthèse*, 4e série, n° 3-4, p.417-453.

ressentir les émotions et d'accomplir les travaux les plus élémentaires des hommes. Ainsi, Nab et Pencroff peuvent s'interroger sur sa nature réelle :

« C'est peut-être un homme, disait quelquefois Pencroff à Nab. Est-ce que ça t'étonnerait si un jour il se mettait à nous parler ?

– Ma foi non, répondait Nab. Ce qui m'étonne, c'est plutôt qu'il ne parle pas, car enfin, il ne lui manque que la parole !<sup>11</sup> »

Ce questionnement sur la nature véritable de l'orang-outan est pourtant tranché depuis longtemps lorsque Jules Verne écrit son roman. Dans les années 1830, Geoffroy Saint Hilaire, après avoir rappelé les errements et les erreurs du passé, se montre tout à fait catégorique : « Tulpus et Bontius [au XVIIe siècle] avaient donné déjà des renseignements étendus sur cette conformation tenant de l'homme, quand Linnæus [au XVIIIe siècle] crut y apercevoir des traits non équivoques de similitude humaine. [...] Depuis, l'on s'arrêta au parti de maintenir définitivement cette espèce ambiguë parmi les singes<sup>12</sup> ». Ainsi, Jules Verne réinvestit un paradigme ancien pour construire sciemment la fiction d'un singe anthropoïde mi-homme mi-bête, qui n'a aucune vraisemblance au regard des connaissances de la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Se posant la question des frontières de l'humanité, il accentue cette pente en reprenant la figure miroir d'un homme sauvage, elle aussi héritée d'une épistémè dépassée.

### ***Homo ferus* et *homo sylvestris* : Ayrton et Jup**

Au milieu du livre, le groupe se fait attaquer par un homme à l'aspect bestial. Ayrton, un ancien bandit, avait été condamné à être abandonné sur l'île douze ans auparavant : il s'est ensauvagé en vivant seul dans la nature. Ainsi, pour mener sa réflexion sur les limites de l'humanité, Jules Verne met en regard d'un côté un animal qui s'est humanisé, Jup, et de l'autre côté un humain qui s'est animalisé, Ayrton. Ce faisant, il reprend à l'ancienne anthropologie des Lumières les vieilles catégories de l'*homo sylvestris* et de l'*homo ferus*, l'homme des bois et l'homme sauvage.

---

<sup>11</sup> J. Verne, 2002 [1874]. *Op. cit.*, p.436-437.

<sup>12</sup> É. Geoffroy de Saint-Hilaire. *Op. cit.*, *Tome deuxième*, p.582.

Lorsqu'il est découvert, Ayrton, après avoir été pris un instant pour un singe, est clairement décrit comme un homme sauvage, une créature aux frontières de l'humanité, ou plus exactement un homme déchu :

Ce n'était point un singe ! C'était une créature humaine, c'était un homme ! Mais quel homme ! Un sauvage, dans toute l'horrible acception du mot, et d'autant plus épouvantable, qu'il semblait être tombé au dernier degré de l'abrutissement ! Chevelure hérisnée, barbe inculte descendant jusqu'à la poitrine, corps à peu près nu, sauf un lambeau de couverture sur les reins, yeux farouches, mains énormes, ongles démesurément longs, teint sombre comme l'acajou, pieds durcis comme s'ils eussent été faits de corne<sup>13</sup> !

La suite du texte précise d'ailleurs qu' « il était évident que, si le naufragé avait jamais été un être civilisé, l'isolement en avait fait un sauvage, et pis, peut-être, un véritable homme des bois<sup>14</sup> ». La juxtaposition des termes « singe », « homme sauvage » (*homo ferus*) et « homme des bois » (*homo sylvestris*), qui semblent un moment interchangeables, instille un flottement sur la nature d'Ayrton, rabaissé au même niveau que Jup, le véritable « homme des bois » (orang-outan) du roman. Pour ce faire, Jules Verne reprend les caractéristiques physiques typiques des hommes ensauvagés énumérées dans la littérature anthropologique depuis la Renaissance<sup>15</sup> : une créature hirsute et poilue, dénudée et féroce, au regard animal vif et à la peau noirâtre.

Toutefois, si lors de cette première rencontre Ayrton est présenté comme un humain dégradé, il est doué d'une perfectibilité qui lui assure la possible reconquête de son humanité perdue : lorsqu'il est intégré dans le groupe, et donc tiré de son isolement, il va redécouvrir son humanité au contact des autres naufragés. Son histoire est donc celle d'une ré-humanisation. Deux événements marquent dans le récit ce retour à sa véritable nature : son recouvrement de la parole, et la démonstration de ses qualités morales, lors d'un épisode où il exprime des remords en confessant son passé criminel. Or, ces critères sont précisément ceux avancés par l'anthropologie naissante des dix-septième et dix-

---

<sup>13</sup> J. Verne, 2002 [1874]. *Op. cit.*, p.463-465.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p.465.

<sup>15</sup> Voir F. Tinland, 2003 [1986]. *L'Homme sauvage. Homo ferus et Homo sylvestris, de l'animal à l'homme*. Paris : L'Harmattan.

huitième siècles pour différencier l'homme de l'animal, soit, selon Franck Tinland<sup>16</sup>, la parole et la perfectibilité, auxquelles s'ajoutent d'une part la station droite et la marche, et d'autre part le fait d'être bipède (et non quadruprème ou quadrupède).

Dans le roman, cette reprise des postulats anthropologiques des siècles passés engendre un trouble quant à la compréhension de la nature véritable de Jup. En effet, nombre des critères énumérés semblent pouvoir être appliqués à l'orang-outan : comme le montre l'illustration liminaire, il se tient bel et bien debout et marche comme un homme ; il est aussi perfectible, et capable de progrès (Jules Verne tient à ce terme, qu'il utilise pour l'intertitre du chapitre 8 de la deuxième partie, « progrès de maître Jup ») ; enfin, ses vocalisations lui permettent de communiquer au moins avec un humain du roman, Nab. S'il est dit qu'il lui manque la parole, il est capable d'échanger avec l'esclave affranchi de Cyrus Smith dans une sorte de langage naturel suffisant pour faire comprendre ses pensées et ses sentiments : ainsi, le narrateur précise qu' « on eût dit que le nègre et le singe se comprenaient quand ils causaient ensemble. Jup avait, d'ailleurs, pour Nab une sympathie réelle, et Nab la lui rendait<sup>17</sup> ». En définitive, seul le critère de la bipédie manque, et Jup est toujours présenté comme un « quadruprème », dans la tradition des classifications héritées de Buffon. L'orang-outan semble ainsi un être humain en puissance, comme s'il représentait l'enfance de l'humanité, son stade préliminaire.

Si Jup n'est pas totalement humain, il en est très proche, et cela se joue à un seul critère anatomique. Il y a donc ici la construction d'un doute autour du statut de l'orang-outan, qui est un peu dans un entre-deux, un humain en germe en quelque sorte. De fait, Jules Verne le place dans une origine de l'homme, ou de l'espèce humaine, en jouant de deux images : celle de l'homme préhistorique, et celle de l'enfant. Ainsi, dans la scène de combat contre les animaux sauvages, il est peint « armé d'un gourdin noueux qu'il brandissait comme une massue<sup>18</sup> », selon les canons de l'imagerie de l'homme des cavernes au dix-neuvième siècle<sup>19</sup>. Surtout, l'orang-outan est rapproché de l'enfant :

Maître Jup, chargé de leur [=les animaux de la basse-cour] apporter la nourriture quotidienne, eaux de vaisselle, rognures de cuisine, etc.,

<sup>16</sup> *Ibid.*, « À quoi reconnaît-on un homme ? », partie II chapitre 1.

<sup>17</sup> J. Verne, 2002 [1874]. *Op. cit.*, p.378.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p.432.

<sup>19</sup> Voir A. Ducros et J. Ducros, 2000. *L'homme préhistorique. Images et imaginaire*. Paris : L'Harmattan.

s'acquittait consciencieusement de sa tâche. Il lui arrivait bien, parfois, de s'égayer aux dépens de ses petits pensionnaires et de leur tirer la queue, mais c'était malice et non méchanceté, car ces petites queues tortillées l'amusaient comme un jouet, et son instinct était celui d'un enfant<sup>20</sup>.

Dans le roman, Jup est ainsi une allégorie de la naissance à l'humanité, même si elle reste bloquée à son stade initial, à son enfance ou à sa limite inférieure. D'ailleurs, une fois Ayrton découvert, le roman parle de moins en moins de l'orang-outan, qui se voit déclassé à la fin de l'aventure : il meurt dans l'éruption finale du volcan avec les autres animaux de l'île, alors que les humains du groupe sont tous sauvés. Cette rétrogradation finale ne saurait toutefois effacer les développements antérieurs de l'œuvre : en mobilisant l'imagerie des anciennes théories de l'*homo ferus* et de l'*homo sylvestris*, Jules Verne inscrit au cœur de son texte un doute, une inquiétude quant à l'affirmation finale de l'animalité de Jup. Si l'hypothèse de l'humanité du primate est repoussée en conclusion, du moins a-t-elle été prise au sérieux pendant plusieurs centaines de pages, jusqu'à en faire l'un des axes de réflexion majeur du roman.

### **Jup domestique : de l'*homo sylvestris* à l'*animal laborans***

De tous les personnages de *L'Île mystérieuse*, c'est Nab l'humain le plus souvent rapproché de Jup dans le roman. Le parallèle était, malheureusement, attendu, et ne saurait surprendre personne : il est préparé par les théories de l'anthropologie racisante auxquelles Jules Verne se réfère parfois explicitement, comme c'est le cas avec l'exemple des angles faciaux. Dans l'échelle des hominidés à l'œuvre dans ce roman, « le nègre Nab<sup>21</sup> » côtoie l'orang-outan. Mais, selon le livre, les similitudes ne sont pas seulement de nature ; elles sont aussi de fonction, comme si une hiérarchie sociale se superposait naturellement, pourrait-on dire, à une hiérarchie raciale.

De même que Nab, Jup est l'« homme » à tout faire de la petite colonie, s'occupant tour à tour des travaux ménagers, de la garde du bétail ou du transport des charges lourdes. De fait, son travail, ou son utilité, est inscrite dans son nom. Si *L'Île mystérieuse*

---

<sup>20</sup> J. Verne, 2002 [1874]. *Op. cit.*, p.389.

<sup>21</sup> C'est l'expression utilisée dans le texte lors de sa première mention, dans l'intertitre du chapitre II de la première partie (*Ibid.*, p.16).

reste vague à ce sujet, sa première version, *L'Oncle Robinson*, explique très clairement pourquoi c'est Jup, diminutif de Jupiter, qui a été choisi : « l'Oncle demanda qu'à l'exemple d'un grand nombre de Nègres d'Amérique, il fût baptisé du nom de Jupiter<sup>22</sup> ». Autrement dit, les rescapés choisissent volontairement pour ce singe un nom traditionnel d'esclave car ils lui assignent une place équivalente dans le groupe.

Or, cette dernière dimension de l'orang-outan dans *L'Île mystérieuse*, celle d'un *animal laborans*, d'une créature anthropomorphe qu'on peut asservir et éduquer pour qu'elle travaille pour et à la place des hommes, a une origine littéraire. Arrêtons-nous tout d'abord sur l'image d'animal corvéable développée dans ce roman. Le singe y est présenté comme un substitut très efficace à l'homme pour les travaux du quotidien grâce à ses aptitudes physiques et intellectuelles :

« Ouf ! s'écria Pencroff. Et qu'est-ce que nous en ferons maintenant ?

– Un domestique ! » répondit Harbert.

Et en parlant ainsi, le jeune garçon ne plaisantait pas tout à fait, car il savait le parti que l'on peut tirer de cette race intelligente des quadrumanes.

[...] Employés dans les maisons, ils peuvent servir à table, nettoyer les chambres, soigner les habits, cirer les souliers, manier adroitemment le couteau, la cuiller et la fourchette, et même boire le vin... tout aussi bien que le meilleur domestique à deux pieds sans plumes. On sait que Buffon posséda un de ces singes, qui le servit longtemps comme un serviteur fidèle et zélé<sup>23</sup>.

Jules Verne s'explique d'ailleurs sur les qualités uniques de Jup. Ses capacités sont bien sûr mises en avant, tout comme son caractère, mais d'autres éléments sont avancés : on peut le faire travailler gratuitement, et surtout, il ne parle pas ; or, comme le résume Pencroff, « les meilleurs domestiques sont ceux qui parlent le moins. Et pas de gage<sup>24</sup> ! ». Le narrateur en convient, tous ces éléments font de lui un serviteur modèle : « Maître Jup se montrait un peu frileux, il faut en convenir. [...] Mais quel domestique, adroit,

<sup>22</sup> J. Verne, 2001 [1991]. *L'Oncle Robinson*. Le Livre de poche, p.259.

<sup>23</sup> J. Verne, 2002 [1874]. *Op. cit.*, p.355-357.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p.358.

zélé, infatigable, pas indiscret, pas bavard, et on eût pu avec raison le proposer pour modèle à tous ses confrères bipèdes de l'Ancien et du Nouveau Monde<sup>25</sup> ! ». Cette idée d'une exploitation des grands singes au service de l'homme n'est pas une lubie propre à Jules Verne. A la même époque, un vulgarisateur, Victor Meunier, multiplie les articles et les ouvrages pour défendre les mêmes thèses. Il publie en particulier *Les Singes domestiques*<sup>26</sup>, dont le frontispice illustre le message : un grand singe vêtu d'un pantalon y maîtrise à mains nues un bovidé dans une ferme, devant des paysans se reposant au loin. Quant à la citation liminaire du texte, elle fait explicitement de la domestication des primates une condition du progrès humain, affirmant qu' « avec le chien nous avons conquis la nature, avec le singe nous fonderons la société heureuse <sup>27</sup> » : cette domestication serait une libération pour l'homme, enfin affranchi des tâches les plus pénibles grâce à l'asservissement de ces anthropoïdes.

Ces idées ne sont toutefois pas propres à cette fin de dix-neuvième siècle. En particulier, les scènes où Jup sert ses maîtres font écho à l'abondante littérature relatant la domestication des grands singes en Afrique et en Asie dès l'Antiquité. On l'a vu, Verne fait référence au naturaliste Buffon, qui possédait un primate apprivoisé. Un exemple européen existait donc. Mais l'origine des descriptions de Verne est certainement à chercher dans les récits de voyages des siècles passés. Ceux-ci ont été largement diffusés, et même très souvent repris par des travaux scientifiques jusqu'au dix-huitième siècle : en effet, ils sont restés longtemps les seuls documents sur les grands singes, à une époque où l'exploration des forêts africaines et sud-asiatiques n'avait pas encore été faite, ou commençait à peine. Sans squelette de primate, et encore moins de spécimen vivant, il n'y avait rien d'autre que les témoignages de ces voyageurs.

Ainsi, à la fin du 18<sup>e</sup> siècle, l'écrivain Rétif de la Bretonne reprend encore ces témoignages dans sa *Lettre d'un singe aux êtres de son espèce*<sup>28</sup>, en les présentant comme tout à fait fiables. Les activités qu'il énumère s'apparentent d'ailleurs d'une façon troublante à celles de Jup dans *L'Île mystérieuse*, dans un passage spécifiquement

<sup>25</sup> *Ibid.*, p.722.

<sup>26</sup> V. Meunier, 1886. *Les Singes domestiques. Avenir des espèces*. Paris : Maurice Dreyfous éditeur.

<sup>27</sup> *Ibid.*, page de couverture.

<sup>28</sup> N. Restif de la Bretonne, 2014 [1781]. *Lettre d'un singe aux êtres de son espèce*. Paris : Mille et une nuits. Le texte se compose de deux parties, l'une fictive, la lettre d'un singe parlant (et écrivant) le langage des hommes, l'autre informative, rassemblant des notes sur chacune des espèces de singe évoquées dans la lettre. Ces notes présentent les informations principales recueillies dans les récits de voyage ou les textes scientifiques disponibles à l'époque.

consacré à l'orang-outan<sup>29</sup>. Ces grands singes sont particulièrement loués pour leur aptitude à remplir toutes les tâches ménagères élémentaires :

Vincent Leblanc, dans ses *Voyages [=Voyages fameux du sieur Vincent Leblanc marseillais (1634-1648)]*, dit [...] qu'ils [=les habitants] s'en [=les orangs-outans] servent pour divers besoins, comme pour aller quérir de l'eau dans une cruche, laver les écuelles, attiser le feu, aller tirer le vin, aller chercher de la viande à la boucherie ; enfin toutes les nécessités de la maison<sup>30</sup>.

Cette imagerie de l'*animal laborans*, même si elle reste encore d'actualité à la fin du dix-neuvième siècle, trouve donc ses racines dans des récits de voyages écrits dans leur grande majorité au dix-septième et au dix-huitième siècles, soit 100 ou 200 ans avant la rédaction de *L'Île mystérieuse*. Une nouvelle fois, Jules Verne mobilise pour son roman des représentations anciennes des grands singes qui, si elles ont pu perdurer dans l'imaginaire de ses contemporains, s'apparentent à de vieilles fantasmagories : les traits de son orang-outan, tout comme les paradigmes intellectuels dans lesquels son primate est placé, ont un, voire deux siècles de retard.

## Conclusion

Au final, le personnage de Jup prend des airs de fossile vivant égaré dans cette seconde moitié du dix-neuvième siècle. Sa construction s'appuie en effet sur un soubassement scientifique, philosophique et littéraire obsolète, très largement hérité d'une part des questionnements et des classifications animales du siècle passé, et d'autre part des anciens récits de voyageurs. De ce point de vue, *L'Île mystérieuse* s'apparente à un résidu ou une scorie de la pensée du dix-huitième siècle.

Toutefois, il est hors de doute que Jules Verne le fait en toute connaissance de cause. De fait, son choix ne correspond pas à l'épistémè savante du dix-neuvième siècle, mais

<sup>29</sup> Même si le texte a été écrit après le *Systema Naturae* de Linné, il reste tout à fait représentatif de l'imprécision terminologique autour de l'emploi du mot « orang-outan » jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, et des représentations fantaisistes qui lui sont associées : il est ainsi dit que ce singe est originaire de la Guinée et du Royaume du Congo (*Ibid.*, p.72-73), qu'il possède une queue (*Ibid.*, p.76), ou encore que « c'est là le satyre des Anciens », comme l'assurent les nombreux témoignages sur sa supposée lubricité (*Ibid.*, p.73).

<sup>30</sup> *Ibid.*, p.74.

aux représentations et aux interrogations scientifiques de la société de son temps : en ce sens, on pourrait parler d'une épistémè sociale, c'est-à-dire de l'univers mental scientifique d'une société à un moment donné. Cette épistémè sociale est d'ailleurs une réalité que constatent les savants les plus éminents, et à laquelle ils doivent se confronter. Rendant compte des réactions suscitées par la présentation en 1836 de Jack, le jeune orang-outan du Jardin des Plantes, Étienne Geoffroy de Saint Hilaire, qui appelle cette épistémè sociale « l'esprit de TOUS », note sa présence et sa force, au moment où lui-même soutient une thèse contraire à l'Académie des sciences (soit, l'orang-outan n'est qu'un quadrupède parmi les autres) :

Et voilà comment de nos jours, le public, l'esprit de TOUS, put prononcer à la vue d'un orang-outan, en y attachant une pensée profonde : « Ce n'est là ni un homme, ni un singe ». [...] Et dans cette exclamation de l'esprit de TOUS, « Ni homme, ni singe », il paraissait qu'on craignait moins de se méprendre en l'identifiant avec l'homme qu'avec les quadrupèdes<sup>31</sup>.

Ce faisant, Jules Verne assure la bonne lisibilité de son roman, sa bonne compréhension, car il mobilise des savoirs et des représentations partagées par la majorité de ses lecteurs. Surtout, son questionnement sur les limites de l'humain, bien qu'il s'appuie sur des conceptions archaïques des grands singes, rejoint des interrogations scientifiques contemporaines. En 1871, Charles Darwin publie *La Filiation de l'homme*, où il applique sa théorie de l'évolution à l'espèce humaine, en rejetant la distinction bimanie-quadrumanie et en affirmant le cousinage de l'homme et des primates. C'est de ces thèmes dont parle Jules Verne dans *L'Île mystérieuse*. Ainsi, les erreurs volontaires du roman sont *in fine* à remettre dans la perspective de l'efficacité rhétorique ou argumentative du roman : elles servent de mise à niveau, de passerelle, permettant aux lecteurs de saisir des enjeux d'une controverse scientifique alors très vive sur l'origine et l'évolution de l'homme.

---

<sup>31</sup> É. Geoffroy de Saint-Hilaire. *Op. cit.*, Tome troisième, p.29.